

La clinique de La Borde
ou les relations
qui soignent

Collection

Études, Recherches, Actions en Santé Mentale en Europe
dirigée par Claude Louzoun

Bâtir un forum éditorial couvrant les champs de la santé mentale, de l'éthique et du droit, c'est affirmer en premier lieu une ambition de rencontre, de validation et de légitimation des approches critiques et transformatives. Y accueillir travailleurs de la santé mentale, hommes de loi, chercheurs, philosophes, représentants d'associations d'usagers, de familles et de défense des droits de l'homme, c'est bien sûr avouer une vocation interdisciplinaire. C'est avant tout mobiliser cette interdisciplinarité pour informer, traiter, débattre (et rendre accessibles aux professionnels et aux profanes) des enjeux, des problématiques, des élaborations, des pratiques, des réalisations qui œuvrent dans le sens de la communauté des citoyens. L'Europe est, de ce point de vue, un laboratoire et un vivier illustratifs de tous les progrès et de tous les dangers dans ces domaines. Offrir des espaces de critique pratique, de prise de position et d'exigence éthiques dans l'agir humain (tout à la fois social, symbolique, politique, technique, juridique) à l'œuvre dans ce vaste domaine et ses entrelacs, tel est notre objet.

Retrouvez tous les ouvrages parus sur
www.editions-eres.com

Emmanuelle Rozier

La clinique de La Borde ou les relations qui soignent

Outils philosophiques pour
comprendre le Collectif

Préface de Jean Oury

 érès
éditions

Remerciements :

La Borde est un lieu rare. Lieu-dit où il semble possible d'exister, de chercher à devenir et à être quelle que soit la forme de cette apparition.

Pour ma part, je n'ai jamais quitté La Borde. La rencontre a eu lieu et perdure, pas un jour sans que je pense à cette île pour vivre-ensemble.

Ce travail doit également beaucoup à Jean Oury, Marc Ledoux, Raymond Bénévent et Claude Godard. Ils ont su me permettre de cheminer, par leur amitié et leurs intelligences de l'humain dans la folie, au cœur de cette complexité labordienne.

Je remercie enfin très affectueusement ma mère, Annie Rabaud ; grâce à elle, ce texte a pu prendre forme. Je remercie surtout Claude Louzoun qui a cru en ce projet, l'a porté à son point culminant et n'a pas cédé face à sa dimension politique.

À tous, je dis merci, sans eux ce texte n'aurait ni vu le jour, ni pris son sens.

Pour Elliot et Nicolas.

Conception de la couverture :

Anne Hébert

Illustration de couverture :

Jérôme Bosch, Détail du *Jardin des délices*,
Le Purgatoire, 1503.

Version PDF © Éditions érès 2014

ME - ISBN PDF : 978-2-7492-4004-6

Première édition © Éditions érès 2014

33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse

www.editions-eres.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. : 01 44 07 47 70 / Fax : 01 46 34 67 19

Table des matières

PRÉFACE, <i>Jean Oury</i>	9
INTRODUCTION.....	17
Une hypothèse de travail ancrée dans la pratique.....	20
La philosophie à l'épreuve de La Borde	24
Le concept de collectif.....	28

I

UNE CLINIQUE EMBLÉMATIQUE LA BORDE, UNE CLINIQUE COLLECTIVE

OUVERTURE DE LA BORDE EN 1953	33
Parcours de Jean Oury, de Saint-Alban à La Borde	33
L'ouverture et le commencement.....	37
LE CADRE PHYSIQUE ET LA STRUCTURE.....	43
Le château de La Borde au centre de son parc	43
Les quatre secteurs.....	44
L'hôpital de jour.....	45
Organigramme de la clinique	46
LES SOIGNANTS. COLLECTIF ET COOPÉRATION DANS LE TRAVAIL.....	57
Coopérer pour soigner : comment définir la coopération ?	59
Le soignant, un interactant.....	69
Coopération et psychose	80
Difficultés du travail soignant	86
Travail du moniteur à La Borde.....	90

À LA BORDE, LE CLUB POUR SE SOIGNER	107
Le corps équestre : monter à cheval	108
Philosophie du corps et accès au collectif	118

II

PHILOSOPHIE DE LA BORDE

LES DÉFINITIONS DE LA PERSONNE DANS LA FOLIE :	
PARCOURS CLASSIQUES	141
Kant et Hegel : oppositions conceptuelles	145
Les aliénistes et la curabilité de la folie	152
Tosquelles : la folie comme signe de l'humanité de l'homme ...	157
Les distinctions de statuts, rôles, fonctions	160
Le normal et le pathologique	167
INSTITUTIONS TOTALES ET COLLECTIF :	
PENSER LE CADRE DES RELATIONS SOIGNANTES	199
La malédiction de l'institution totale	205
La collectivité et le collectif dans l'institution : transformer l'institution en outil thérapeutique	225
LA PRAXIS, UNE THÉORIE DE LA PRATIQUE	237
CONCLUSION	257
BIBLIOGRAPHIE	259

« La différence entre un lieu juste et un lieu qui ne l'est pas
est qu'il y a certains critères qui favorisent
ou défavorisent la vie. »
Peter Brook

« Un milieu complexe contenant des développements
surprenants et imprévisibles réclame des procédures complexes,
et défie une analyse fondée sur des règles établies à l'avance,
qui ne tiennent pas compte de conditions historiques
toujours changeantes. »
Paul Feyerabend

« Ce que je ne veux pas : la simplification du réel
qui conduit au mépris du sujet. »
François Laplantine

Préface

Emmanuelle Rozier écrit : « La Borde se présente d'abord et irréductiblement comme une rencontre. » En effet, c'est l'arrière-fond, le soubassement, la base de son ouvrage. Il tourne autour de ce qui pour elle est un événement. C'est peut-être beaucoup dire, mais avec toutes les complexités que représente cette rencontre, on sent chez elle une capacité de retenue et en même temps d'intervention. Forme de présence, qui correspond à cette recommandation de Lacan dans le XI^e séminaire (*Les quatre concepts fondamentaux*) : « Soyez tychiste. » C'est justement dans cette rencontre, mais dans l'articulation stoïcienne entre *tugkanon* et *lekton*, qu'apparaît une suite de développements non pas éclatés, mais « autour » de références multiples. Au fond, ce n'est que l'illustration de ce qu'Henri Maldiney cite comme étant à la base de tout travail sérieux : cette phrase d'Eschyle, « *Pathéimatos* ». Il s'agit d'une application de connaissances et d'élaborations conceptuelles. Une grande partie de ce travail tourne autour de différentes facettes de « l'épreuve ». Parce que c'est une épreuve d'être ici, dans ce lieu-dit : « La Borde », avec toutes ses « histoires », tous ses antécédents, et ce qui les entoure. Ce travail est peut-être un essai de situer, d'établir à quoi tient ce site qui est en rapport constant avec la dimension « psychiatrique », au sens jamais suffisamment défini, étant donné les récupérations, les tournants, les approximations plus ou moins parasités de ce qu'on appelle la « psychiatrie ». Il est certain que La Borde, partiellement, est en rapport avec cet élan qui n'est pas là par hasard. Il s'agit,

entre autres, de notre rencontre avec des personnes et des expériences multiples qui créent des points de rassemblement. Bien sûr, avec François Tosquelles, Jacques Lacan, Jacques Schotte et, par l'intermédiaire de Michel Balat, avec la sémiotique. Et beaucoup d'autres choses. Ce recueil n'est pas exempt, au contraire, de prises de position sur le plan politique. Mais une politique concrète, au jour le jour, avec des perspectives historiques qui plongent dans ce que j'appelle souvent une « logique hors-temps ». Tenir compte, par exemple, des relations fondamentales de François Tosquelles avec l'hôpital de Pere Mata, à Reus, et l'équipe de Mira Lopez, mais bien sûr avec la guerre d'Espagne. Ça compte beaucoup. En particulier, sa prise de position, très jeune, avec ce qui allait devenir le « POUM ». Je dis souvent qu'on ne peut pas bien comprendre ce mouvement de « psychothérapie institutionnelle » – comme le souligne bien Emmanuelle – sans cette articulation historique de Tosquelles avec le POUM. Mais également avec tous les mouvements « culturels » qui se développaient avant et après la dernière guerre, tel celui des auberges de jeunesse et ses avatars, ainsi que des groupes comme « Travail et culture », et toutes les avancées inventives du cinéma et du théâtre. C'est une base essentielle, pas du tout adjacente, pour articuler ce mouvement psychiatrique. Prise de position bien soulignée par François Tosquelles. Mais ceci n'est valable que si, d'une façon permanente, on met en place une « analyse institutionnelle ». C'est ce qui apparaît dans ce travail assez extraordinaire d'Emmanuelle Rozier. Par exemple les relations entre « le » politique et « la » politique, ou bien entre Freud, Lacan et tout ce champ psychiatrique d'exploration toujours fragile et attaqué de tous côtés bien qu'on ne puisse pas le distinguer fondamentalement des avancées psychanalytiques. À mon avis, on ne peut pas échapper – Emmanuelle Rozier l'a tout de suite senti du fait que, depuis de nombreuses années, elle rédige des petits fascicules d'une haute tenue, en rapport avec la philosophie et des avancées logico-historiques de toute sorte – au risque d'altérer des descriptions qui se présentent comme des mises à l'épreuve d'une présence microsociale de quelque chose qu'on appelait, avec Tosquelles, des « constellations ». On sent bien cette articulation minutieuse qu'elle décrit entre « constellation » et ce développement psychiatrique repris des expériences de Stanton et Schwarz, à Chesnut-Lodge près de Washington. Ce développement est

fondamental. J'avais été sensibilisé par le témoignage de P.C. Racamier, avant le II^e Congrès international de psychiatrie sur la schizophrénie à Zurich en 1957. C'est quelque chose de très précieux qui est développé dans le numéro 6 de la *Revue de psychothérapie institutionnelle* : discussions très pointues entre François Tosquelles, Roger Gentis, Horace Torrubia, Félix Guattari, etc. Ça rentre dans ce qu'on peut appeler « le contexte ». Un contexte qui est toujours extrêmement complexe dans ce domaine. Ce n'est pas simplement un contexte littéraire quelconque ou simplement historiciste. Il s'agit de situer les préoccupations, toujours actuelles, de Stanton et Schwartz. Tout ce qui en a été développé aboutit, ici même, à une sorte de maillon, de toile de fond – et ceci, Emmanuelle Rozier le montre bien – à ce que moi-même j'ai, par nécessité, lancé il y a plus de trente ans, sur le marché des « élaborations », le concept de « transfert dissocié ». C'est une transcription, une « lecture » de ce qui se passe. Et c'est très bien vu, bien décrit tant dans sa « polyphonie » que dans sa complexité, ce qui permet de passer à travers les barrières des « naïvetés », des préjugés intellectualistes plus ou moins politiques. Qu'est-ce qui est en jeu dans l'abord aussi bien « diagnostique » que « thérapeutique » – absolument entremêlés – de toutes ces personnes qui sont là, un peu par hasard, dans ce lieu-dit ? Ce lieu-dit qu'Emmanuelle rencontre, découvre, avec sa capacité de transcription.

Il est vrai que toute cette complexité qui peut sembler excessive, mais qui n'est qu'un aspect des choses, est le reflet, la conséquence, l'explicitation d'un phénomène de « rencontres » qu'Emmanuelle Rozier élabore en prenant garde de ne pas choisir toute cette thématique. Mais la façon dont elle s'approche de cette histoire, par moments, est digne d'un texte remarquable de Maurice Blanchot : « La folie par excellence » (qui introduisait, en parlant surtout de Hölderlin, un travail de Karl Jaspers sur Strinberg, Van Gogh, Swedenborg). Prise de position de Blanchot, bien qu'il ne soit pas en contact direct dans le champ psychiatrique. Il est vrai qu'aborder ce champ est difficile du fait d'une « séquestration » bureaucratique très ancienne. Il faut se méfier des frontières mal bâties. Il me semble que c'est justement ce qu'a ressenti Emmanuelle. Ça apparaît dans la multiplicité des références qui peut sembler excessive, mais qui correspond bien à ce qui paraît simple. C'est simple, non pas en toute simplicité, simpliste, mais « simple »

au sens de Claude Lefort dans son livre : *La complication*. Mais il ne s'agit pas de vouloir cerner à tout prix cette expérience. On sent bien, à travers toutes ces approches, que ça reste forcément partiel, heureusement. Ce n'est pas de l'ordre de la totalité. C'est une façon d'éviter la « totalisation », comme le disait Jean-Paul Sartre, et le « pratico-inerte ». Cette approche se maintient – si on veut rester dans cette dimension de Sartre – au niveau d'un « processus dialectique ». On pourrait presque dire que c'est une approche du concept, toujours à réviser, de « dialectique ». C'est un mot très difficile à employer, mais qui est fondamental. On peut ajouter un mot cher à Georges Politzer : « concret ». Une dialectique concrète. Mais là aussi, il y a des pièges. C'est cela que semble éviter l'engagement dans des *praxis* (qui sont bien plus de l'ordre de la *poiesis* – et c'est ce qui apparaît dans cette discussion à propos de Kant, Hegel etc.). C'est bien plus une sorte de mise en question du chemin à tracer. Toujours à tracer. La *poiesis*, le « laisser-apparaître » qui n'est pas une production directe, comme le dit la version un peu limite du vouloir produire à tout prix.

Il faut lire minutieusement l'expérience équestre d'Emmanuelle qui lui sert de support judicieux pour présenter et utiliser le travail énorme de Gisela Pankow dans la thérapie des psychoses. Tout ce qu'elle avance à propos du corps, de l'espace, s'articule bien avec le travail avec la pâte à modeler, mais également avec ce que j'avais articulé comme « espace du dire », « transfert dissocié », qui apparaît dans ces exercices d'équitation. Le rapport au cheval illustre les difficultés psychotiques du rassemblement du corps. Tout ceci demande une approche pragmatique. Emmanuelle Rozier emploie le terme judicieux de « pragmaticisme », qu'avait proposé Charles Sanders Peirce pour se distinguer de William James. Il s'agit de reprendre les dimensions logiques de Peirce, bien mises en évidence par Georges Deledalle et Michel Balat, de l'école de Perpignan. Le « pragmaticisme », c'est justement une mise en acte du pragmatisme en tenant compte de ce que Peirce appelle le « synéchisme ». C'est ce qui justement se fait en marchant, mais pris dans la logique même afin d'éviter la notion très douteuse « d'application ». Ce n'est pas une recette. Ça fait « partie de ». Une sorte de tissu se manifeste parfaitement dans les aperçus, les paysages très concrets que décrit l'auteur. C'est l'étoffe du « collectif », toile de fond nécessaire pour que puisse

se passer quelque chose. Mais qu'est-ce qui se passe donc ? C'est peut-être une ouverture à ce qu'Henri Maldiney appelle le « transpassible ». Qu'en est-il du transpassible ? C'est pourtant ce qui fait la toile de fond de l'existence schizophrénique : un défaut, une sorte d'écrasement du transpassible. Ce qu'avait très bien vu, depuis toujours, François Tosquelles quand, dès mon arrivée à Saint-Alban, il me disait que la schizophrénie était un « collapsus de la transcendance ». Ce qui m'avait à ce moment-là surpris mais qui s'est articulé après et qui rejoint cette thématique de Maldiney sur le « transpassible », le « transpossible » et la « possibilisation ». On sent bien tout ça dans la description de la continuité de la quotidienneté, la distinction entre rythme et cadence (l'importance du « rythme » au sens de Klages) ainsi que la mise en relief de la fonction d'inscription que Michel Balat propose d'appeler la « fonction scribe ». Une fonction d'inscription, prétransférentielle, permet que suffisamment de rencontres et de paroles circulent, même dans le silence. Ceci à condition qu'il y ait cette liberté, très bien décrite, de circulation. Ce que j'appelle, depuis pas mal d'années, la « connivence ». Il y a de la connivence. Et c'est le tissu de toute prise en charge « psychothérapeutique », au sens large du terme. C'est essentiel pour mettre en question ce qu'il en est de l'existence psychotique.

Cela est présenté avec quantité de références : par exemple Canguilhem (qui s'était réfugié à Saint-Alban pendant la guerre). Et d'autres personnages qui semblent jouer un rôle majeur dans l'élaboration de ce travail. En particulier Judith Butler, à partir de réflexions très pointues, telles que : « Le langage porte en lui sa performativité aussi dans les effets qu'il peut engendrer au-delà de l'énonciation... ». Tout un programme apparaît également dans une autre citation de Judith Butler : « On pourrait dire en cela que je suis hégélienne. Je crois qu'on est défini autant par ce qu'on n'est pas que par la position que l'on occupe explicitement. »

Quelle place a-t-on dans ce champ si complexe ? La première démarche, indispensable, que je formulais il y a très longtemps à propos de la distinction entre « rôle, statut, fonction », est en rapport avec la place qu'on occupe par rapport à l'autre. C'est une prise de position, contre cette naïveté de confondre le moi et la personne. D'où la référence à Lacan pour articuler le sujet : « S barré » et l'objet « a » impliquant des opérateurs logiques tels

que fantasme (\$ <> a), *acting-out*, passage à l'acte. C'est à partir de ces éléments qu'on peut articuler une « fonction forclusive » dans ses rapports logiques avec le « zéro absolu » et le « désir ». Ces quelques éléments mettent en relief le « pragmatisme » de Peirce, articulé d'une façon minutieuse en particulier par Michel Balat et Christiane Chauviré. Tout ceci permet d'avancer, sans être bardé de théories de pacotille. C'est pourtant ce qui est difficile : pouvoir « traduire » ce qui est en question dans un travail de quasi-interprétation... Quelle place ai-je dans cette complexité ? On pourrait dire que l'ensemble de l'ouvrage est une sorte d'interprétation. Quelle place j'ai, dit-elle, quand j'arrive à La Borde ? Un lieu inconnu – pas pour longtemps ! – mais qui reste de l'ordre des hypothèses, des inférences « abductives », comme le dirait Peirce ? On est toujours en chemin : c'est ce qui est à préserver. À la limite, si on vient ici pour trouver quelque chose, c'est fini d'avance ! C'est un peu comme le commentaire par Kierkegaard de la phrase de saint Luc : « Dans la patience acquiert ton âme ! »

Il est peut-être nécessaire de s'appuyer sur un monde de références qui d'ailleurs sont extrêmement bien choisies, très utiles. Par exemple, son travail minutieux autour de Goffman (lequel a eu un grand succès, et encore ! Il a joué un rôle dans ces critiques marginales de la psychiatrie). De même tout ce qu'elle apporte des interventions de Jean-Olivier Majastre (qu'on avait connu il y a longtemps quand il était psychologue chez Jean Ayme, dans les années 1960. Des discussions plus qu'aiguës entre Majastre et Félix Guattari, en particulier en novembre 1964, dans une des séances de ce qu'on appelait le GTPSI, sur un thème que j'avais proposé autour de « la superstructure » au sens de Marx, en particulier dans *l'Idéologie allemande*). Ça reste là, non pas en tant que point de repère, mais comme argument de mise en question. Il faut être très prudent dans ce qui a suivi, surtout l'interprétation « intellectualiste » !...

Car ce qui est en question, ce n'est pas une simple « relation d'objet », ce que d'ailleurs elle critique, en particulier dans cette thématique autour de Pankow. Il s'agit de la mise en valeur de la relation dite « avec l'autre ». C'est parfaitement articulé dans le livre. L'autre, en effet, est déjà pris dans une « constellation », au sens de Tosquelles, laquelle joue un rôle fondamental dans le maillage de la rencontre. Mais à condition qu'on tienne compte

des multiples investissements transférentiels et de cette remise en question des rapports entre l'objet, au sens traditionnel, et l'objet « a » de Lacan, ainsi que de toute l'élaboration d'Henri Maldiney à propos de Francis Ponge et de ce qu'on a appelé l'« objeu ». On peut se poser la question actuellement : « Qu'en est-il de l'objeu ? » Cette sorte de distance entre l'objectivité et la « chose », *das Ding*. C'est là qu'on voit la rencontre très bien articulée par Maldiney, en 1974, entre Hegel et Heidegger. Ça compte, pour ne pas se laisser happer par des apparences. C'est une mise en question pragmatique ; aussi bien dans les relations les plus « terre à terre » que dans la relation thérapeutique avec des personnes « psychotiques ». Ce que Blanchot souligne déjà dans son écrit sur « La folie par excellence ».

Alors qu'en est-il de l'excellence ? C'est là qu'Emmanuelle articule très bien les travaux de Canguilhem, de Devereux... Par exemple, ce chapitre : « La praxis, une théorie de la pratique ». Ceci peut se conjuguer avec cette phrase de Lacan : « Il n'y a de faits que de faits de discours », extrait du séminaire *D'un discours qui ne serait pas du semblant*. Elle souligne l'importance d'être là, présent. Sinon tout se désarticule et risque de disparaître. Il y a une référence implicite, à propos du « collectif », aux élaborations logiques du linguiste russe, Saumjan, à propos des « champs transformationnels ». Procédure complexe d'une double articulation, « génotypique » et « phénotypique », critiquant des propositions de Chomsky, se référant à Troubetzkoy (théorie des phonèmes, science des démarcatifs ou « oristique »...).

On retrouve ici les réflexions sur le « sens » (*Sinn* en allemand et non *Bedeutung*) qui permettent de mieux définir le « contexte »... On y retrouve également l'apport de Roland Barthes (dans *Le degré zéro de l'écriture*) qui s'appuie sur Hjemslev pour proposer une formule du contexte dans lequel le signe devient signifiant dans la collectivité. C'est le support, le vecteur, de ce qui donne « sens ». Dans toute cette sorte de treillage, ou de « treillis » au sens mathématique du terme, on ne touche jamais aux « limites », inaccessibles. On est toujours en train de déplacer des « bornes ». Cela dépend de la qualité de la structure.

Il faut lire ce texte très tranquillement. Par exemple, cette phrase de Devereux : « Dans les situations humaines – c'est-à-dire culturelles – le stress sera traumatisant seulement s'il est atypique

ou si bien que typique de par sa nature, il est exceptionnellement intense ou encore prématuré. Un stress est atypique si la culture ne dispose d'aucune défense préétablie, "produite en série", susceptible d'en atténuer ou d'en amortir le choc. » C'est une question permanente. Il semble important de l'articuler, de la souligner, de la commenter. De préciser, par exemple, les rapports entre le « collectif » et « l'aliénation sociale ». François Tosquelles souligne que la « résistance » est beaucoup plus grande à l'égard de cette aliénation sociale que la résistance du « processus analytique ». Et il y a là une ouverture vers la logique de base, à partir des élaborations de Marx, particulièrement dans les *Grundrisse*. Il s'appuie sur la « logique négative » de Hegel. On y trouve une sorte de carrefour qui permet, avec l'aide d'un universitaire d'Aarhus, au Danemark, Niels Egeback – qui m'avait adressé une étude remarquable sur le travail chez Marx s'appuyant entre autres sur des propositions de Georges Bataille différenciant « économie restreinte » (le capitalisme) et « économie générale », soulignant les notions de « travail négatif », de « travail vivant »... Cette économie générale est forclosée dans l'organisation actuelle du travail psychiatrique, psychothérapique, éducatif...

Il se dégage de l'ensemble de ce travail un sens du sérieux, le « sérieux » de Kierkegaard. À lire et relire attentivement.

Jean Oury

Introduction

Qu'est-ce qu'être psychotique et vivre en *institution* en France, aujourd'hui ? La vie dans les institutions de soin comporte ses moments de joie et ses souffrances silencieuses, son isolement, ses vexations, son caractère de rupture et peut-être d'échec. En quoi cette vie, en elle-même, dans les relations qui la constituent, peut-elle être soignante ? En quoi est-ce un enjeu pour le soin de prendre en compte la vie quotidienne du malade et sa participation à celle-ci ? La psychothérapie institutionnelle, et un de ses lieux emblématiques, la clinique de La Borde, s'interroge sur cela depuis les années 1950 : plaçant au centre de sa pratique la liberté de circulation, le collectif et la responsabilisation des malades, elle a fait des relations et des activités au sein de l'institution son premier allié dans la proposition thérapeutique.

Se fondant sur l'idée simple que les relations peuvent soigner, la psychothérapie institutionnelle a changé le visage de l'institution de soin : collectivité où chacun participe et s'engage, où soignants et soignés coopèrent, où il n'y a pas de murs, mais des réunions pour parler des problèmes, La Borde, bien racontée par Nicolas Philibert dans son film *La moindre des choses*, a encore beaucoup à nous apprendre.

Libres de circuler, les pensionnaires de La Borde peuvent investir ses différents espaces où les attendent de multiples relations. Car ce sont bien ces relations et cette circulation qui vont permettre aux personnes de se réinscrire dans un parcours de vie

plus signifiant, plus autonome, et peut-être enfin reconstruire un sens à leur existence.

La clinique de La Borde pratique, depuis 1953, une *autre* psychiatrie. Suivant les préceptes de la psychothérapie institutionnelle nés de l'expérience de l'hôpital résistant de Saint-Alban en Lozère, où se réfugièrent Georges Canguilhem et Paul Éluard entre autres.

J'ai rencontré la clinique de La Borde en 2002. Conduite par un ami à venir écouter le docteur Jean Oury, un samedi soir, dans ce que l'on appelle la « Rotonde », petite salle hexagonale où se tiennent les réunions. Ne saisissant qu'à demi ce qui se disait là, dans une ambiance où se mêlaient fidèles, psychanalystes parisiens, pensionnaires, chiens et chats disparates, je fus frappée par sa manière de penser le quotidien, la *praxis*. Oury citait des philosophes, des psychanalystes, des écrivains, pour articuler la vie à la clinique, la question de la psychose, sa pratique de médecin psychiatre¹. Saisie par la force d'un rapport entre la théorie et la pratique à nul autre pareil (du moins pour moi, alors jeune chercheuse), je décidais de revenir, en 2003, pour continuer mes entretiens avec Oury et apprendre un peu de ce lieu où être fou signifie bien plus qu'être seulement « malade ». Depuis, une forte relation s'est nouée, avec Oury bien sûr avec qui tout a commencé, avec des moniteurs qui travaillent là, des pensionnaires et d'autres visiteurs attachés à ce lieu.

La Borde, quand on la rencontre, marque intensément. Elle inscrit un sillon, forme expérience. Le lieu dit « La Borde », petite enclave de Sologne, était alors encore hantée par Félix Guattari et habitée par de nombreux personnages schizophrènes, psychotiques, dépressifs, qui sont venus le peupler depuis avril 1953 ; lieu-dit fort d'une histoire unique : Jean Oury l'aurait choisi pour y loger une trentaine de malades, alors que, quelques mois auparavant, il avait quitté à grand fracas la clinique de Saumery, marchant sur les routes, logeant sa troupe dans des hôtels, avant d'être saisi par le cèdre géant accolé au château de La Borde.

La Borde naissante, il ne s'agissait pas d'y reproduire toutes les maladies des autres institutions hospitalières où l'enfermement, le rythme carcéral, l'absence d'initiatives des malades constituaient, aux

1. À la fin du séminaire, Oury me donna un exemplaire d'un petit ouvrage décisif pour moi, un recueil de textes choisis autour du pragmatisme, compilés par Gérard Deledalle, grand spécialiste et traducteur de John Dewey.

yeux de Oury comme pour Tosquelles, une maladie ne permettant pas à la personne malade de se reconstruire. Maladie du groupe, la concentration institutionnelle, la rigidité des fonctions, la hiérarchie devaient être remises en cause, et par la même occasion les portes ouvertes, les activités partagées. En somme, il fallait reconnaître qu'à côté de l'aliénation psychopathologique (spécifique à une personne) se jouait une aliénation sociale redoublée par l'institution qui ne questionnerait pas ses fondements et sa vie quotidienne.

Au-delà de La Borde, la question du collectif et des relations est pour moi déterminante, pour d'autres lieux, d'autres équipes, qu'ils soient acteurs sociaux ou professeurs. Depuis 2010, je suis professeur au CLEPT (collège lycée élitare pour tous). Ce lycée, ouvert en 2000, en résistance à l'Éducation nationale mais en son sein, accueille des décrocheurs scolaires. Ses fondateurs (Marie-Cécile Bloch, Bernard Gerde et l'équipe enseignante qui les accompagne depuis le début), ayant fait la démonstration que les décrocheurs existent, fruit d'un système éducatif qu'ils ne parviennent pas à intégrer, ont défendu l'idée que le décrochage nécessitait une autre école, et en ont pensé le cadre depuis 1996 à travers la création d'une association permettant leur repérage et leur accueil – La Bouture. Inutile de préciser qu'ils ont très largement devancé l'actuelle médiatisation du phénomène.

Or, au CLEPT, l'accueil de jeunes concassés par la vie et l'école n'est possible qu'à la condition d'un fin travail en équipe et d'une quête permanente du collectif. En ce sens, en présentant La Borde, j'ai en tête que c'est bien un modèle politique qu'il s'agit de trouver et de défendre, voire de proposer pour d'autres lieux, d'autres équipes, d'autres projets. Projet politique parce qu'il modifie les normes hiérarchiques, renonce à la compétitivité, critique les étiquetages sociaux et implique des valeurs non pas fondées sur des notions abstraites, mais bien ancrées dans ce que vivent les personnes, dans leur plus extrême singularité. Ainsi, c'est le réel qui permet de construire l'institution. Le vivre-ensemble ne se faisant jamais au détriment de ces singularités insulaires, mais bien avec elles par le biais d'un collectif qui permet de « tenir compte ». On passe alors de la prise en charge à la prise en compte et de la collectivité au collectif. Le modèle politique que j'aimerais proposer fait le pont entre ce qu'apporte la Borde, ce qu'elle met en pratique, et la perspective d'autres groupements humains.

La Borde fonctionne comme phare pour tout projet engageant des personnes. Elle permet, par son ouverture – c'est-à-dire à la fois la possibilité d'y effectuer des stages et sa dimension de formation permanente –, de se former pour l'accueil de l'autre ; d'éviter les bons sentiments qui ne produisent souvent qu'une sourde nocivité ; elle invite à l'exigence et à la disponibilité ; elle montre que sans questionnement sur ce que nous sommes, sur ce que nous faisons et comment nous le faisons, nul accueil n'est viable.

Souvent, l'arrivée d'une personne dans une institution de soin psychiatrique comporte deux faces : elle met un terme à un parcours du combattant et elle fait naître un sentiment d'échec, nourri d'une inquiétante étrangeté quant à ce qui va constituer la vie du proche une fois « placé ». Même si les lieux de soins ont changé de visage et ne ressemblent plus à ces lieux de relative perte qu'étaient les vieux asiles, entrer en institution psychiatrique véhicule encore des sentiments mitigés entre l'espoir d'y trouver enfin une aide inespérée, et la peur. Que l'on soit proche de malade, malade, visiteur ou même travailleur pénétrant pour la première fois l'institution, cette peur irrationnelle de ce monde caché s'attache à nos premiers pas en psychiatrie. Mais l'institution, c'est avant tout un lieu où vont se nouer des relations, se dérouler des interactions qui vont être favorisées, encouragées.

Ces interactions, relations, échanges vont constituer le cœur du quotidien. C'est le propre de la psychothérapie institutionnelle d'avoir fait du quotidien et de sa « conduite » le centre de la thérapeutique. L'institution devenant le lieu de l'autre, où doit pouvoir se dire ce désir enfoui, détruit, qui empêche la personne de mener sa vie au dehors.

UNE HYPOTHÈSE DE TRAVAIL ANCRÉE DANS LA PRATIQUE

Comment une clinique psychiatrique peut-elle être aussi un lieu de vie ? Une certaine appréhension accompagne le fait psychiatrique. Historiquement, il est vrai qu'il a arboré des figures totalitaires avec le grand asile et la famine des années de guerre, théâtre de la mort de près de 40 000 malades mentaux. Cet héritage massif dit assez que cette question ne va pas de soi.